

FLEUR DE LUNE

BULLETIN DE

L'ASSOCIATION DES AMIS DE

MAURICE FOURRÉ

NUMÉRO

VINGT-SEPT

Le mot du président

Sombre mai ..., écrivait André Breton à Maurice Fourré en 1949, évoquant des malheurs divers ; *cruel avril*, pourrait-on justement rétorquer : puisque nous avons eu, il y a trois jours, la tristesse de perdre brutalement le fondateur et premier président de notre association, Jean-Pierre Guillon.

On trouvera dans les pages qui suivent l'évocation de ce qu'il a été, notamment pour l'AAMF, pour la défense et illustration de l'œuvre de Fourré, qu'il a assumées sa vie durant ; et pour nous tous à l'association, bien sûr, où nous manqueront cruellement désormais sa voix et son écoute, son indéfectible soutien, son humour caustique, sa connaissance approfondie de la vie et de l'œuvre de Fourré, sa fidélité têtue aux causes qui avaient émerveillé sa jeunesse. Il était le dernier relais qui nous rattachait aux proches (Jean Petiteau) et aux premiers découvreurs (Philippe Audoin) de Maurice Fourré. Il va falloir continuer sans lui, et faire du mieux possible.

On trouvera aussi dans ce numéro, outre une étude approfondie sur le rapport de Fourré à la peinture, le tout dernier article de Jean-Pierre, qu'il nous avait fait parvenir, il y a quelque temps déjà, sur l'amitié qui unissait Fourré au poète Théophile Briant ... Nous vous souhaitons bonne lecture de ce *Fleur de Lune* n° 27, traversé d'interrogations, d'échos et de correspondances.

S O M M A I R E

Fleur de Lune n° 27

- **Le mot du Président**
- **Rosebud**, par B. Duval
- **Magie de la fenêtre**, par J. Simonelli
- **Maurice Fourré et Théophile Briant**,
par J.-P. Guillon

ÉCHOS ET NOUVELLES

- **Archibald et les mannequins**
- **Fanfreluches en trompe-l'œil**
- **Où sont donc, grand Dieu, les neiges
d'antan ?**

Rosebud¹

Il y a tout juste huit ans, dans son numéro 10, paru en avril 2004, *Fleur de Lune* avait la tristesse d'annoncer le décès prématuré du trésorier de l'AAMF, Claude Grimbert, survenu le 29 janvier de la même année. Jean-Pierre Guillon lui rendait, avec émotion, un hommage viscéralement lié à Maurice Fourré : ayant connu Claude à Tiaret, en Algérie à la fin des années soixante (tous deux y avaient été nommés enseignants, en coopération), Jean-Pierre l'avait retrouvé en Bretagne, en juillet 1975, au moment précis où lui-même venait de découvrir *La Marraïne du Sel*, et dans des circonstances qui paraissent déjà dramatiques : « *Tu me croyais souffrant, je ne souffrais de rien*, lui avouait Claude quinze ans plus tard, en septembre 1990. *Je suis resté deux jours dans le noir, avec la sensation de l'anéantissement [...].* »²

Aujourd'hui, dans ce numéro 27, du printemps 2012, *Fleur de Lune* se fane à nouveau : car il lui faut annoncer, six mois après celui Jacques Mayer, un de ses tout premiers membres, le décès prématuré du fondateur de l'AAMF, Jean-Pierre Guillon, le 25 avril 2012 à Rennes. Il était né dans cette même ville le 12 mars 1943. Il avait 69 ans.

¹ Dans un ouvrage portant ce titre, Pierre Assouline défend l'idée que le « Rosebud », ce mot énigmatique murmuré par Kane mourant dans le film d'Orson Welles, pourrait bien être, pour chacun d'entre nous, le tout petit détail qui nous révèle et nous explique, la faille et le ressort de toute une vie.

² Cf *Fleur de Lune* n° 10, printemps 2004, *Claude Grimbert, La Marraïne et moi*

*

*

*

De Jean-Pierre Guillon, je n'ai longtemps connu que le nom, celui qui figurait en tête du *Caméléon mystique*, titre posthume de Fourré dont il a été, en 1981, l'éditeur chez *Calligrammes*, à Quimper. J'en ai découvert un peu plus, quand je l'ai enfin rencontré, bien plus tard, en 1996 ; j'étais présent quand il a fondé l'AAMF, l'année suivante : dans le numéro spécial de *Fleur de Lune* consacré au dixième anniversaire, nous avons reproduit le compte-rendu de la réunion fondatrice que, en tant que secrétaire, j'avais rédigé :

... Le **vendredi 6 décembre 1996, à 19 heures**, a eu lieu, à l'enseigne toute trouvée de **La Marraine du sel** - librairie-galerie sise **24, rue des Taillandiers**, dans le onzième arrondissement de Paris - la réunion fondant une **Association des amis de Maurice Fourré**. D'une telle circonstance, favorable en principe au renom d'un auteur presque aussi méconnu depuis sa disparition qu'avant, l'initiative était le fruit longuement mûri de la rencontre déjà ancienne entre **Jean-Pierre Guillon**, "éditeur scientifique" (c'est le terme consacré en bibliothèque) du posthume *Caméléon mystique*, et **Tristan Bastit**, le libraire-galeriste-artiste qui, en compagnie d'**Anne Romillat**, nous accueillait dans ses murs, entre rayons et cimaises.

Selon les propres dires de Jean-Pierre, une telle rencontre, quasi surréaliste dans son principe de « hasard objectif », avait été déclenchée, au début des années quatre-vingt, dans un bistrot de Quimper, par la curiosité de Tristan et d'Anne – qui venaient d'annoncer à Guillemot, l'éditeur de *Calligrammes*, l'ouverture de leur propre *Marraine* – envers un cahier manuscrit étiqueté *Marraine du Sel*, que Jean-Pierre avait posé sur la table : de la main même de Fourré, ledit manuscrit faisait partie des brouillons que Jean Petiteau, le propre neveu de l'écrivain d'Angers, venait de remettre à son exégète. Il serait trop long d'évoquer, non moins propitiatoires que celle-ci, d'autres rencontres préalables entre les cinq participants à la présente réunion ...³

3 Cf *Fleur de Lune* n° 17, premier semestre 2007

De fil en ai ... *Guillon*, nous voilà donc ramenés à l'origine d'une passion pour la poésie, qui puisait chez Jean-Pierre ses racines didactiques dans les premières années de l'École communale, comme il s'en est ouvert dans une magnifique (c'est le mot !) lettre⁴ à Mikaël Lugan, fondateur de l'Association des amis de Saint-Pol Roux, dont, à l'insu de son auteur, le dernier paragraphe prend aujourd'hui valeur sombremenent prémonitoire :

Une anecdote personnelle ?... Pendant une dizaine d'années, j'ai été professeur de Français-Histoire dans un collège rural du Centre-Finistère. Une fois par an, j'accompagnais ma collègue de Sciences qui amenait nos élèves voir les curiosités géologiques de Camaret et des environs (les étonnants *ripple-marks* de la plage — dont j'ai oublié le nom — en particulier), tandis que le reste du groupe venait avec moi explorer les ruines du château de S.P.R. (Saint-Pol Roux, NdR) et les alentours. A midi, rencontre des 2 mini-groupes, pique-nique sur la plage en bas de la falaise et baignade pour les volontaires et les amateurs. Un jour, à marée basse, avec quelques enfants, nous avons exploré le champ de galets que la mer en se retirant avait laissés sur le sable. Quelle ne fut pas, ce jour-là, ma surprise d'en trouver deux côte à côte, "marqués" très distinctement des chiffres **6** et ... **9 (69)** juste en bas du château !

« Pour M. Guillon », lança, l'air amusé, l'un des adolescents qui connaissaient tous au moins la chanson de Serge Gainsbourg : *69, année érotique*. On en resta là, mais je ramenai précieusement ces deux trouvailles à la maison ...

Année érotique", 69 ? À la bonne heure ! Mais aussi annonce "thanatique", par la bouche des élèves, de l'âge auquel devait décéder leur maître ... Selon la tradition poétique universelle, orgasme et mort ont partie liée, dans l'intensité soudaine de l'émotion ressentie.

4 Cf <http://lesfeeriesinterieures.blogspot.fr>, le site des Amis de Saint-Pol Roux

Alors, bien sûr, Jean-Pierre aurait dû “faire attention” : “moins de ravages dans tous les domaines”, dit la voix de la raison. Mais alors, que de découvertes restées lettre morte, y compris celle, lançant un défi à la raison, de l’inscription fatidique du futur dans le présent !

Ne serait-ce que pour cet objet surréaliste en même temps que trop *sûr réaliste*, Jean-Pierre, homonyme du jeune héros du *Rose-Hôtel*, (que l’on retrouve, dix ans plus tard, prématurément vieilli, dans *Tête-de-Nègre*), mérite de passer, comme on le dit platement, à la postérité.

S’il est resté (malgré les étonnants collages, qu’il n’a cessé à créer tout au long de sa vie) délibérément, irréductiblement, à contre-courant de l’art contemporain, Jean-Pierre Guillon prolonge la tradition des bardes bretons ravivée, au siècle dernier, par André Breton.

Il serait donc temps de se pencher sur l’œuvre et la personne de Jean-Pierre, le dernier des Chouans libertaires ... absolument révolutionnaire.

Un dernier signe de sa vie : dans *Fleur de Lune* n° 1, paru en mai 1998, le fondateur de l’AAMF revenait sur *Patte-de-bois*, nouvelle de jeunesse de Fourré qu’il avait lui-même préfacée, chez *Calligrammes*, douze ans auparavant. *C’est ainsi, rappelait-il, qu’un des plus proches parents de Fourré, vieil homme adorable, donna un jour les précieux renseignements suivants : « Dans une famille assez conventionnelle, Maurice se considérait comme un être à part, et sa jambe de bois serait, d’après moi, le symbole de sa dissidence et de sa différence ... ».*

Si nos renseignements sont exacts, ce “vieil homme adorable” n’était autre que Jean Petiteau, neveu de Fourré et héritier de l’entreprise familiale de quincaillerie en gros.

Mais laissons parler Jean-Pierre :

Symbole de dissidence et de différence, on ne saurait mieux dire, quitte à enchaîner sur une rêverie autour de belles gravures alchimiques où le personnage à la jambe de bois censé représenter Vulcain vient s'imposer avec une insistance d'autant plus troublante qu'il contredit, tout on la prolongeant, la mythologie classique la plus traditionnelle. Celle-ci donnait bien de Vulcain, et de son doublon Héphaïstos, l'image d'un dieu boiteux, mais en aucun cas elle n'aurait été jusqu'à l'affubler d'une prothèse aussi disgracieuse. Pour le profane qui l'observe, ou les contemple, avec l'oeil de l'homme moderne, ces gravures demeurent énigmatiques, et le sens à leur prêter, très mystérieux.

Restent néanmoins l'énigme qu'elles proposent à l'esprit du "regardeur", et leur indéniable beauté. Quand on n'y voit - c'est le cas de le dire - que du feu, au moins ramènent-elles à Chateaubriand, et aux fameuses évocations des soirées de Combours qu'il donne dans les *Mémoires d'Outre-tombe*.

On se souvient de ces longues soirées d'automne avec "les chouettes qui sortaient des créneaux à l'entrée de la nuit", de ces deux enfants terrorisés par un père qui tournait dans la haute salle lugubre comme un automate, et de leurs frayeurs nocturnes quand leur revenaient en mémoire toutes les traditions du château: "Les gens étaient persuadés qu'un certain comte de Combours, à la jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques, et qu'on l'avait rencontré dans le grand escalier de la tourelle; sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois seule avec un chat noir..."

Ces lignes, où l'on sent passer, sous la magie des mots, les premiers frissons et les émois du romantisme à l'état naissant, comme on dit d'un gaz ou d'un amour, laisseront derrière elle une longue traînée de soufre qui conduit tout droit au surréalisme, en passant par ... Flaubert: « N'est-ce pas ici, dit-il, visitant Combours en 1847, que fut couvée notre douleur, à nous autres, le Golgotha même où le génie qui nous a nourris a sué son angoisse? » . Maurice Fourré, à son tour, s'enchantait de ces visions, au point que, lors de ses nombreuses navettes entre Angers et Rennes, le crochet par Combours faisait partie du circuit obligé de "l'homme de l'Ouest". À la mort de son ami Théophile Briant, il rappela, dans un article du *Courrier de l'Ouest*⁵ une de leurs visites communes au château : "Les pas métalliques de l'Aïeul amer résonneront-ils inlassablement sous les voûtes ogivales du castel nocturne, devant un enfant romantique, mortifié de peur, de solitude et d'abandon ?". Pour d'autres, la cause est entendue depuis longtemps, (comme en faveur de

5 Cf ci-après, *Maurice Fourré et Théophile Briant*, par J.P. Guillon

quel armistice ?) une sentence onirique perçue durant la nuit du 11 au 12 novembre 1974 :

**Je tremperai
DE RAGE
Ma jambe de bois
Dans l'encrier.**

Dans ce numéro 27, où nous cédonc enfin – « *Trop tard !* », dirait Gildas Le Dévéha dans *Tête-de-Nègre* – à une demande déjà ancienne de Jean-Pierre de publier l'échange de bons procédés entre Maurice Fourré et Théophile Briant, livré au public angevin au début des années cinquante, ce poème onirique fait, dans la bouche de son auteur, figure de **DERNIER MOT.**

Bruno Duval

PS : À l'instant de boucler ce numéro 27 de *Fleur de Lune*, je m'aperçois qu'un autre numéro 27, celui des *Aventures de Spirou et Fantasio*, paru chez Dupuis en 1977 sous le crayon de Fournier, porte le titre *L'ANKOU* ... Et voici comment Anatole Le Braz décrit l'Ankou, dans son recueil *La Légende de la Mort* (que Fourré lui-même ne manque pas de citer, dans son récit intitulé *Vacances imaginaires*⁶) :

L'Ankou est l'ouvrier de la mort (*oberour ar maro*). Le dernier mort de l'année, dans chaque paroisse, devient l'Ankou de cette paroisse pour l'année suivante. Quand il y a eu, dans l'année, plus de décès que d'habitude, on dit en parlant de l'Ankou en fonction : *War ma fé, heman zo eun Anko drouk*. (Sur ma foi, celui-ci est un Ankou méchant.). On dépeint l'Ankou, tantôt comme un homme très grand et très maigre, les cheveux longs et blancs, la figure ombragée d'un large feutre ; tantôt sous la forme d'un squelette drapé

⁶ Cf Maurice Fourré, *Il fait chaud ! et autres nouvelles*, AAMF Éditions, Paris, 2011

d'un linceul, et dont la tête vire sans cesse au haut de la colonne vertébrale, ainsi qu'une girouette autour de sa tige de fer, afin qu'il puisse embrasser d'un seul coup d'œil toute la région qu'il a mission de parcourir. Dans l'un et l'autre cas, il tient à la main une faux. Celle-ci diffère des faux ordinaires, en ce qu'elle a le tranchant tourné en dehors. Aussi l'Ankou ne la ramène-t-il pas à lui, quand il fauche ; contrairement à ce que font les faucheurs de foin et les moissonneurs de blé, il la lance en avant ...

Un des Bretons de l'album est le portrait craché de Jean-Pierre Guillon.

Magie de la fenêtre

Maurice Fourré, chroniqueur d'art

Les articles concernant Maurice Fourré publiés de 1950 à 1960 dans le *Courrier de l'Ouest*, dont Bruno Duval et moi avons achevé l'hiver dernier le long dépouillement, contiennent de rares mais précieuses indications biographiques, et permettent de se faire une idée des milieux artistiques angevins que fréquenta l'auteur de *La Nuit du Rose-Hôtel*, avant que la rencontre de Michel Carrouges, de Julien Gracq puis d'André Breton ne le mette en relation avec bon nombre d'écrivains parisiens, que ceux-ci tiennent à la mouvance surréaliste ou au cercle de la NRF.

Les couleurs du rêve

Le premier des artistes mentionné par Fourré, dans l'article qui inaugure sa collaboration régulière au *Courrier*, est le peintre-verrier Maurice Mercier :

J'ai retrouvé aussitôt le souvenir lointain de mon premier voyage dans la capitale universitaire, quand m'attendait à la gare de Rennes un ami d'enfance, sensiblement mon aîné, Maurice Mercier, qui allait être le père de l'excellent artiste Jean A. Mercier, et qui accomplissait alors son service militaire comme sous-officier d'artillerie. (*Réunion-Vente des écrivains de l'Ouest*, 18 mars 1955).

Ce qu'il faut compléter des dernières lignes de l'autobiographie de Maurice Fourré parue dans le *Courrier de l'Ouest* du 24 juin 1955 :

Si j'ajoute la mention peut-être assez inattendue que je me suis trouvé passer un concours de peintre-verrier (...) je me trouverai avoir

dessiné l'essentiel touchant les entours de ce que vous avez bien voulu me demander.

On peut en déduire que l'apprentissage du métier de « dessinateur-verrier » qui lui valut, à l'été 1896, d'être « Bon dispensé article 23 (Ouvrier d'art) » de ses obligations militaires devant le Conseil de Révision d'Angers Nord-Est⁷ eut lieu dans l'atelier de Maurice Mercier. Celui-ci, né à Angers en 1873, est l'auteur des vitraux de Bauné, de Blèves (Saint-Nicolas), de Notre-Dame d'Angers, et même de ceux de la cathédrale d'Hanoï. Marié en 1898 à Geneviève Catherine Cointreau, héritière de la célèbre maison Cointreau⁸, cet ami d'enfance de Maurice Fourré décéda en 1906.

7 La dispense de Fourré ne dura pas longtemps. Il fut incorporé au 135^{ème} régiment d'infanterie du 13 novembre 1897 au 17 septembre 1898. Il effectua trois périodes d'exercices d'environ un mois en 1900, 1904 et 1906. Rappelé le 7 août 1914, caporal-fourrier le 29 août, remis soldat de 2^{ème} classe sur sa demande le 1^{er} novembre 1915, passé au 6^{ème} escadron du train des équipages militaires le 5 août 1916 puis au 9^{ème} escadron du train le 1^{er} juillet 1917, il fut démobilisé le 28 janvier 1919 pour se retirer à Paris 4, rue Caulaincourt. Nous remercions notre ami Philippe Landreau de nous avoir communiqué ces précieuses données biographiques.

8 Dont les magnifiques établissements (cf illustration ci-dessus) jouxtaient ceux de la maison Fourré-Nau (quincaillerie en gros), sur le quai des Luisettes (aujourd'hui Gambetta), à Angers. Le lien entre les deux maisons s'est maintenu jusqu'en 1959, puisque M. A. Couthures, Directeur Général des Établissements Cointreau, a assisté cette année-là aux obsèques de Maurice Fourré.

Comme illustrateur et auteur de livres d'enfants, J.A. Mercier privilégie la fantaisie et les décors féeriques qui s'accordent à l'atmosphère des *Contes de Perrault*, de *Nos vieilles chansons*, aussi bien qu'à ses propres récits (*Le rêve de Jean-François*, *Le rouge-gorge enchanté*) ou aux *Métamorphoses* d'Ovide. Il aborda aussi le périlleux domaine du merveilleux chrétien, pour illustrer *Notre Seigneur Jésus-Christ* et *La Sainte Vierge Marie* du Cardinal Georges Grente. L'exposition *Jean-Adrien Mercier. Les couleurs du rêve* (Angers, juin-août 2010), venant après l'hommage de la Bibliothèque Forney (Paris, juin-juillet 1995), a récemment donné à voir les multiples aspects de son œuvre. Comme le laissait prévoir la transparence de ses aquarelles, il renoua tardivement avec l'art de son père, et créa, en 1987, les vitraux de la chapelle du Plessis-Macé.

Sa fille, Sylvie Mercier de Flandre, pianiste classique élève du grand Wilhelm Kempff, est aussi poète, peintre, et une brillante illustratrice dont les aquarelles illuminent les contes de l'enfance d'une claire magie florale. Une photographie de Maurice Fourré, en compagnie de Sylvie Mercier, alors à ses débuts de concertiste, fut publiée dans le dernier *Courrier de l'Ouest* de l'année 1958, et le numéro du 6 janvier suivant rapporta l'« Entretien improvisé » qu'ils eurent lors de cette rencontre.

Elle a conçu récemment deux vitraux pour l'église de Sainte-Gemmes-sur-Loire, *L'Arbre de Vie* et *L'Arc-en-Ciel des Anges* (où s'associent le cœur et la croix), thèmes dont la richesse symbolique n'aurait pas échappé à l'auteur du *Caméléon Mystique*.

Dans l'épaisseur du verre

Ces motifs de l'arbre, du cœur et de la croix étaient déjà présents, plus anciens d'un demi-siècle, dans les beaux vitraux réalisés par le peintre Abel Pineau pour la chapelle de Notre-Dame de Charité, à Saint-Laurent de la Plaine. Maurice Fourré fit le récit (repris dans *Il fait chaud ! et autres nouvelles*, AAMF Éditions, 2011) de la visite qu'il rendit en 1955, en compagnie de l'artiste, à ce haut lieu du souvenir vendéen.



Chapelle N.-D. de Charité



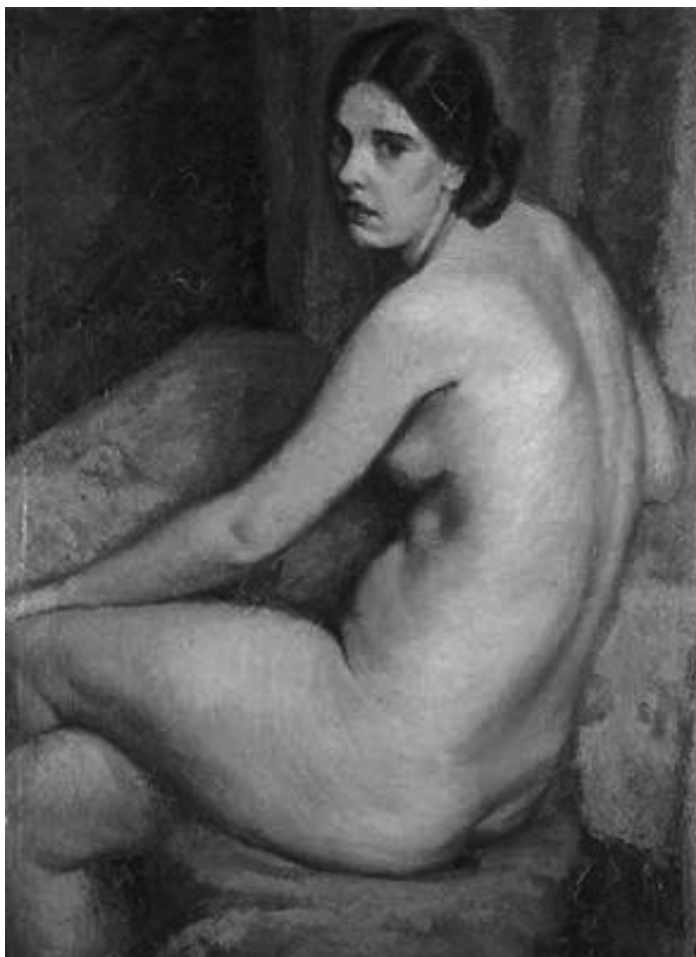
Portrait d'Abel Pineau (« Un religieux est l'auteur de ce croquis où s'exprime la profonde bonté du grand artiste angevin »)

Lorsque Fourré décrit, à propos des vitraux religieux d'Abel Pineau, « la variabilité colorée des épaisseurs du verre (qui) offre ses rubis de sang, la somptuosité liturgique des ors purs et sa fenêtre de ciel bleu à la lumière », il semble évoquer plus particulièrement le vitrail des Sacrés-Cœurs, situé à l'entrée du sanctuaire. Il ne manqua pas, dans *Le Caméléon Mystique*, de rendre hommage à « la chaîne des émigrés déguenillés portant au rubis de leur cœur la Cible pour le Champ des Martyrs de la Chartreuse d'Auray », cœur sommé de la *croix*, *soufre* et *creuset* dont l'évocation du belvédère triparti qui domine le port d'Auray vient compléter le symbolisme.

Abel Pineau est une figure importante de la peinture angevine, que l'exposition *Peintres en Saumurois* présentée en août 2011 par la Mairie de Saumur vient de remettre en lumière, ainsi que ses contemporains Henri Cordier, Charles et Georges Tranchant, Pierre Penon ou Jacques Despierre. Né à Angers en 1895, fils de peintre comme J.A. Mercier, il eut lui aussi Abel Ruel comme professeur de dessin, avant d'étudier dans l'atelier de J.P. Laurens. Il fut mobilisé dans l'infanterie en décembre 1914, et blessé au combat en mai 1918. Cette expérience de la guerre devait le marquer durablement, et donner à son œuvre une gravité méditative à laquelle était sensible Maurice Fourré.

De fait, Abel Pineau avait débuté sous les auspices de l'impressionnisme finissant, du fauvisme et de Rouault (dont on perçoit l'influence dans les fresques de Notre-Dame de Charité, celles de l'église d'Andard étant plus marquées par l'art du Trecento). Il pratiqua aussi bien le paysage que le portrait ou les figures. Le musée d'Angers conserve plusieurs de ses œuvres, dont une *Maternité* et un *Paysage de Provence, environs d'Hyères*, qui témoignent de sa réflexion sur l'art de Renoir et de Cézanne. Sa palette est volontiers dominée par les tons sourds ; une vibration particulière estompe les contours et unifie les éléments du tableau en une luminosité qui semble émaner de la matière même.

Le domaine dans lequel il se montre le plus libre est sans doute celui du vitrail. C'est là que son apport est le plus personnel. Un article du *Courrier de l'Ouest* du 6 décembre 1956, signé F.M. – comme le portrait ci-dessus – (mais qui n'est sûrement pas de Maurice Fourré !) décrit ainsi sa méthode :



Abel Pineau, *Nu*

Il appartient à ce groupe d'artistes qui ont abandonné la vieille technique du vitrail au plomb pour celle, plus hardie, plus délicate aussi, de la dalle éclatée (...). Au lieu de la mince feuille de verre colorée découpée au

diamant et sertie dans un réseau de plomb, c'est une dalle épaisse, taillée au marteau, le même que celui qu'utilisent les mosaïstes, et enchâssée dans du ciment. L'un jongle avec le diamant, le plomb et le fer à souder, l'autre peine avec une matière rebelle, procède un peu à la manière du tailleur de pierre, manie la truelle (...). Abel Pineau joue avec le ciment comme avec le verre. Il peut élargir son trait noir à son gré, le renfler ou l'amincir comme un souple linéament tracé au pinceau (...). La dalle est dans ma main, matière inerte encore. Abel Pineau la prend. Il la pose sur la petite enclume en biseau et la taille. Il la place sur l'épaisseur, l'entame à petits coups de marteau secs et précis. Les éclats jaillissent, le verre se dépouille. Il la fait sauter dans le creux de sa main, satisfait, et me la donne en riant. Le verre a pris vie. C'est un cabochon qui diffuse la lumière à travers les facettes que l'artiste a taillées. Il n'y a plus un seul rouge, un seul vert. Chacune des facettes, selon que l'épaisseur de la dalle a été plus ou moins entaillée, a pris sa tonalité propre (...). Toutes les pièces sont disposées sur la table. Le verrier a fabriqué une armature de fil de fer, car le panneau de verre et de ciment doit être armé pour demeurer rigide. Il ne reste plus qu'à couler le ciment et à attendre qu'il soit complètement pris (...). Devant une fenêtre, le verrier dispose son panneau pour juger de l'effet.

Dans quelques jours, au fond de l'abside (...), à travers le violet des jacinthes, le blanc des anémones, le vert des cyprès, les rayons filtrés du pâle soleil d'hiver tomberont en poussière d'or, de pourpre et d'opale.

« Au-dessus de la nudité liturgique de la table sacramentelle dans la chapelle votive, les vitraux d'Abel Pineau scintillent de toutes les couleurs du monde créé et du rêve de l'incréd », conclut Maurice Fourré dans le récit déjà cité.

Abel Pineau, qui n'a pu assister aux obsèques de son ami, écrivit à cette occasion, pour le *Courrier de l'Ouest*⁹ des 20-21 juin 1959, un *Hommage* dont va suivre le texte intégral. Lui-même mourut en 1973.

9 Le *Courrier de l'Ouest* avait publié, avec cet hommage, une photographie du portrait de Maurice Fourré par Abel Pineau. Sa mauvaise qualité nous empêche de la reproduire.

L'hommage d'Abel Pineau

Ce qui fait la grandeur d'une province, d'une ville comme Angers, ce n'est pas seulement son passé, mais aussi ce présent qui en continue la vie et cette vie a son visage personnel comme un portrait de grand caractère. Maurice Fourré était une de ces personnalités qui composent ce visage aux expressions multiples.

Esprit vif, pénétrant, fils de notre temps, il avait la rapidité de l'impression où les visions se superposent pour construire le plus vivant et le plus pittoresque des ensembles. Ainsi que le voyageur, qui dans le train semble être immobile et regarde le paysage qui se présente comme sur une table tournante, avec des aspects absolument différents du même point, ainsi Maurice Fourré savait, du même sujet tirer des impressions imprévues.

Personnellement, son peintre n'oubliera jamais les chers instants passés dans son intimité où les visions du poète s'alliaient, malgré l'âge, à une grande jeunesse d'âme, à une bonté qui se cachait, par pudeur, sous un masque malicieux.

Pour poser son portrait, il avait voulu être debout : « Je ne veux pas être ce vieillard qui s'endort dans son fauteuil. Je veux marcher, causer, gesticuler ».

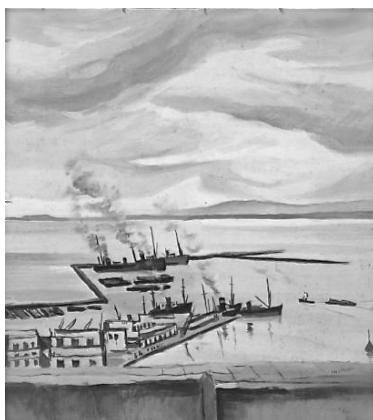
Pendant les séances, il aimait regarder les éclats de riches couleurs dans des morceaux de verre qu'il avait toujours sur sa table : « J'y puise des lumières », me disait-il. Il m'entraînait vers sa fenêtre pour me montrer les images que nous offrait ce petit rectangle ouvert sur l'immensité, les reflets des arbres dans l'eau de la Maine, des milliers de serpents se tordant dans le miroir du ciel. Les volutes de la fumée du train passant sur le quai et formant des jouets s'évaporant entre les fûts statiques des platanes et sous les brindilles défeuillées des branches qui balayaient la mouette blanche, gracieuse, innocente se balançant en l'air puis se laissant tomber comme une pierre et s'enfuyant avec sa proie frétilante.

Cher Maurice Fourré, en mourant dans votre solitude, vous avez emporté les secrets de votre monde, mais vous avez laissé des souvenirs que le temps ne pourra faire disparaître, jusqu'à son dernier jour, chez celui qui fut votre confident, parce qu'ils étaient partagés dans une véritable amitié.

La peinture aux yeux de Fourré est, on le voit, étroitement liée, chez Maurice et Jean-Adrien Mercier comme chez Abel Pineau, à l'art du maître verrier et à la lumière naturelle qui donne vie au vitrail, tout autant qu'à la lumière intérieure que l'artiste, dans l'espace de sa toile, fait naître de l'opacité même de ses matériaux, en un exercice spirituel (Fourré parle, à propos de Pineau, de « l'ascétisme de son inspiration profonde » et des « sévères grandeurs de son âme intérieure ») qui n'est pas sans évoquer l'humilité d'un Corot.

L'œil des âmes intérieures

Cette lumière, il la retrouve chez un autre peintre des régions de l'Ouest, Jacques Gaston Moreau (1903-1994). Il écrit en 1953 une introduction pour une exposition brestoise (peut-être à la galerie Quénéa) de ce « peintre angevin-breton » né à Angers, élève au Lycée David d'Angers, et donc, comme Mercier et Pineau, d'Abel Ruel, avant de fréquenter l'Ecole du Louvre. Actif en Provence, en Corse, en Italie, en Espagne, au Maghreb, J.G. Moreau reste surtout apprécié pour ses nombreux paysages de Bretagne.



Jacques-Gaston Moreau, *Remorqueurs au port*

D'abord sensible, comme Pineau, à l'attrait du fauvisme, surtout dans ses paysages méditerranéens où la lumière solaire découpe abruptement les volumes (*Fez, Le port d'Alger*), J.G. Moreau cédera plus tard à l'influence cubiste (*Les pêcheurs*). Il y a de nettes affinités entre les œuvres de sa période bretonne et les paysages évoqués par Fourré dans *Le Caméléon Mystique* et *Tête-de-Nègre*. Face à ses maisons blanches aux toits d'ardoise bleutée, prises entre les gris sombres d'un ciel d'encre et le brun jaunâtre de la lande, ou devant la jetée d'un port qui semble, à l'égal des barques et des petits voiliers, ballotté par les vagues, comment ne pas songer aux errances bretonnes de Dominique Hélie, et à la description du port de Belle-Ile, en butte à « la monstruosité de l'éther, abusivement gris, et à sa culbutante conjuration de cyclones » ?



Jacques Gaston Moreau, *Le petit port*

Et, dans telle autre toile de J.G. Moreau, les fermes isolées que semblent assiéger les derniers menhirs des alignements de Carnac ne pouvaient-elles rappeler à l'écrivain

.... une phrase que je pense admirable, et que m'écrivit, en juin dernier, de Carnac, un écrivain ami (...), évocation métaphorique du *long serpent annelé de granit – cheminant en direction éternelle de la lumière fantômale de l'Occident ...*

(Lettre de Fourré à Théophile Briant du 8 juillet 1954)



Jacques Gaston Moreau, *La nuit tombante à Carnac*

Une côte déchiquetée, une mer jamais en repos, des habitants aux costumes et aux coutumes particuliers, constituent pour le cinéma une source de trésors ...

– Et pour le peintre également ...

Le maître Maurice Fourré, qui, en dilettante, savoure la finesse d'un gros cigare, tout enveloppé de fumée, comme un angelot de son auréole, parle du fond de son profond fauteuil :

– Les peintres angevins choisissent soit la Loire, soit la Bretagne. Jacques a choisi cette dernière. Elle lui a porté chance, parce qu’il affirme, à présent, une personnalité très sûre, très maîtresse de ses dons : son tempérament vif et poétique, si l’on veut bien excuser l’expression, colle exactement aux paysages celtiques.

N’avait-il pas écrit, il y a plus d’un an, un article de présentation pour une exposition lointaine (...) :

« Dans l’univers pictural de Jacques Moreau, si chaud de fervente sympathie pour la fraternelle famille des demeures humaines, éclate, en ses maisons bretonnes, la magie de la fenêtre, cet œil des âmes intérieures ouvert dans le granit de l’abri commun. Fenêtre, regard miroitant dans la physionomie architecturale des maisons se groupant en familles humaines, si émouvantes, si fidèles dans leur art naturel au cadre immuable de la terre armoricaine. »

Ami passionné de la Bretagne, inspiré des prestiges de son âme, de son art et de ses colorations, l’œuvre de Jacques Moreau parle à l’esprit et au cœur de tous ceux qui aiment l’Ouest armoricain et l’admirent. »

(Roger Moisdon, *Courrier de l’Ouest*, éd. d’Angers, jeudi 3 février 1955)¹⁰

Le tableau est donc pour Maurice Fourré une ouverture donnant accès à une réalité seconde, visible à « l’œil des âmes intérieures » et où s’opère « l’unité centrale des rêves de l’âme ». De même, dans ses romans, le cadre, qu’il soit celui d’une peinture, d’un chromo, d’une photographie, ou d’une fenêtre, d’une vitrine, ménage, *à travers la transparence du verre, véhicule indispensable*, l’accès à un monde autre, fascinant, séduisant et dangereux.

Ce monde est le lieu de la femme, qu’elle y demeure ou que s’y exerce son pouvoir. Les héroïnes fourréennes appartiennent à cet univers parallèle, analogue à l’Autre Monde de la tradition celtique, où l’on accède par des *barques* ou des *ponts de verre*, qui est parfois manifesté par *la montagne, le palais, l’île de*

¹⁰ Nos recherches auprès des principales bibliothèques et musées de Brest, Quimper et Rennes, ainsi qu’à la BNF, ne nous ont pas permis de retrouver ce texte.

verre ou de cristal, et d'où proviennent des objets féeriques, tel le *gant de verre* d'Yseut la Blonde.

C'est par la vitre d'une fenêtre ou la glace d'une vitrine que survient le risque d'une séduction pernicieuse (un pur fantasme dans la nouvelle perdue *Une ombre*, ou, à demi fantasmées, l'Ecarlate – la jeune bouchère de Tours, et l'Inatteignable - Patricia la démente, dans *Le Caméléon Mystique*) ou même d'une mort immédiate (la flèche de Dada dans *La Nuit du Rose-Hôtel*, la fonte des mariés de cire derrière la vitrine du magasin Allespic dans *La Marraine du Sel*, la mort de Tête-de-Nègre confronté à son double).

C'est aussi au travers d'une fenêtre que « la petite lumière qui languit à la vitre de Mariette Allespic » ramène Clair Harondel au souvenir de leurs années d'amour, que Jocelyne aperçoit Pol Hélie, que Dada guette, dans *Tête-de-Nègre*, la venue de Soline. Celle-ci, « Feu-Follet, Fée des Bois », est comme Yseut une femme-fée, issue de l'Autre Monde, et c'est *au travers du verre* qui protège sa photographie encadrée que Basilic découvre son visage pour la première fois. Le titre du chapitre, « Le philtre d'amour », confirme la référence au roman arthurien ; aussi Basilic devient-il, au chapitre suivant, « le nouveau Prince Noir », allusion à Tristan qui, pour le tournoi de la Blanche Lande, s'était déguisé en Chevalier Noir.

Dans *Le Caméléon Mystique*, c'est au passé que conduit le « cadre rectangulaire » du portrait d'Elodie Bugne « travestie en Pierrette blanche pour un bal de carnaval », et c'est la puissance de séduction que lui donne cet aspect révolu d'elle-même qui conduit aux violences cathartiques et fictives du chapitre « Catafalque ».

Et c'est à nouveau la photographie, exposée en un sous-verre, qui permet la communication entre le monde des vivants et celui des morts, fantômes gracieux (la défunte fille de l'aubergiste du *Caméléon Mystique*), ou sévères (le garde-chasse, premier époux de Judicaëlle, autre aubergiste, dans

Tête-de-Nègre, qui pourrait être une figure du Grand Veneur, personnage de l'imaginaire médiéval, meneur de la Mesnie Hellequin, qui hante la *Modification* de Michel Butor)¹¹. Le cadre des deux photographies est identique, de perles de verroterie funéraire noires, blanches et mauves qu'éclaire une veilleuse de verre rouge, en un symbolisme coloré fréquent dans l'œuvre de Fourré.

La lumière de la permanence

Mais ce que la transparence du verre laisse passer, qu'il s'agisse du vitrail qu'elle traverse ou de l'encadrement dont elle émane, c'est d'abord la lumière, cette lumière qui est au cœur de l'œuvre de Yahne Le Toumelin.

André Breton, dans sa préface à la première exposition parisienne (1957) de cette grande artiste, parle de « la transparence qui donne accès aux mondes non-manifestés et instaure le hasard objectif » et de ses « éclairages délibérément nordiques, incendiant portes et fenêtres, entretenus par sept ou neuf foyers en mouvement ». Dans l'important article que Maurice Fourré lui consacre quelques mois plus tard et que nous reproduisons ci-dessous, il semble bien que l'on assiste enfin à la fusion entre le notable angevin, symboliste tardif, amateur d'art et ami des artistes locaux, et le Fourré surréaliste que révéla à lui-même la rencontre de l'auteur d'*Arcane 17*, en février 1949.

¹¹ La Mesnie Hellequin est au centre de *l'Armée furieuse*, dernier ouvrage en date de Fred Vargas (de son vrai nom Frédérique Audoin-Rouzeau, et fille de Philippe Audoin, à ce jour unique biographe de Fourré) ... et rappelons aussi que Michel Butor fut, dans les années cinquante, l'ami, l'admirateur et le fidèle soutien de Maurice Fourré.

A la fin de cet article, la citation de Breton, « qui entoure *d'un cadre d'or* Yahne Le Toumelin », ne vient pas, comme on pourrait s'y attendre, de l'introduction du poète à l'exposition de celle-ci, mais bien de la préface qu'il avait écrite, huit ans plus tôt, pour *La Nuit du Rose-Hôtel*. Belle occasion pour Fourré d'affirmer l'identité des matériaux de l'écrivain et du peintre, et les affinités poétiques qu'il découvre entre l'univers issu de son *beau langage* et celui de l'artiste, affinités liées à un même goût pour les lectures de l'enfance et les légendes celtiques (voir, parmi les tableaux de Yahne Le Toumelin, *Le château de Michel Strogoff* et *La bataille de Keridwen*).

On sait la voie qu'a suivie depuis Yahne Le Toumelin, qui vécut vingt ans dans l'Himalaya et devint nonne bouddhiste avant de s'installer en Dordogne où elle réside et peint à présent. Elle définit elle-même sa préoccupation constante : « Comment enlever suffisamment pour qu'il reste une seule lumière », dans *Lumière, Rire du Ciel* (Pauvert, 2001), un traité de peinture qui résume sa démarche artistique et spirituelle. Elle y écrit aussi que « Le talent se goûte vraiment en non-violence, c'est à dire en état d'abandon à l'état naturel ». ¹²

Quant à Maurice Fourré, au soir de sa vie, c'est à la nuit obscure du non-savoir qu'il semble s'en remettre, dans le très bref poème qui termine son article, oscillant entre les polarités complémentaires de l'Est et de l'Ouest, respectivement Jour et Soir, qui orientent toute son œuvre. Dans la succession indéfinie des jours, chacun baptise celui qui lui succède, et lui assigne ainsi ses limites. Le Soir par contre est l'ultime *finis terrae* au large de laquelle s'esquisse, au-delà de toute limite, ce que la tradition celtique nomme la *terre des vivants*. Dans la pénombre du *nuage d'inconnaissance*, le Soir, lui, *ne sait pas* :

12 Le très beau site www.rireduciel.com présente un vaste choix des œuvres de Yahne Le Toumelin, sa biographie et des textes d'André Fermigier et d'André Breton.

C'est là ce nuage ténébreux
Qui rend la nuit toute claire.

Savoir issu du non-savoir
Qui transcende toute science.

(Jean de la Croix)

Jacques Simonelli

PS : Cet article se borne à évoquer les seuls artistes auxquels, à notre connaissance, Maurice Fourré a consacré une étude.

Nous espérons que des documents nouveaux permettront de préciser ses relations avec ses amis niortais de l'association *La Fouace*, Pierre Marie Poisson et Charles Fouqueray (voir *Fleur de Lune* n° 21).

On doit à Geneviève Templier, qui fut l'élève d'André Lhote, deux beaux portraits de Maurice Fourré, son oncle par alliance. L'un d'entre eux a été publié par Jean-Pierre Guillon en frontispice du *Caméléon mystique* (Calligrammes, Quimper, 1981).

Dans son compte-rendu des obsèques de l'écrivain, le *Courrier de l'Ouest* mentionne, avec la présence de Jacques Gaston Moreau, celle de deux autres artistes, Jeanne Guilmet et Germaine Tabuteau. Le même journal avait publié, les 21-22 janvier 1956, une photographie de Maurice Fourré et de Simone Poupaud à l'occasion d'une exposition de celle-ci. Le 24 avril 1956, un portrait au crayon de l'auteur de *La Marraine du Sel* dû à cette artiste angevine accompagnait l'étude de l'abbé Joseph Perret sur ce livre (voir *Fleur de Lune* n° 20).

Yahne et Jacques-Yves Le Toumelin : au rendez-vous angevin

Je remercie le « Courrier de l'Ouest » qui me donne la parfaite occasion de présenter mon tribut de gratitude et d'admiration aux éminentes personnalités, qui ont fait d'Angers, d'une façon incomparable, la ville unique des saisissantes tapisseries de l'Apocalypse.

Dans notre ville aux charmes délicats et fins, boulevard, plaque tournante de la Loire et de l'Ouest, les visiteurs affluent vers les inoubliables figurations de formes et de couleurs, dans le terroir même où elles sont nées, lourdes d'un texte immense... Des parents, des amis surgissent, qui espèrent leur venue dans le château d'Angers. Chacun de nous connaît ce renouvellement des rencontres, où président les laines prestigieuses dans leur écrin de pierre.

Des notabilités, des célébrités apparaissent, hommage pour la capitale d'ardoises, pour la province d'Anjou, et honneur tout autant pour chacun des Angevins. Albert Camus, quand allait poindre son prix Nobel, est venu parmi nos applaudissements fervents, retrouvant, dans les sourires d'accueil de l'allégresse angevine, Lope de Vega et soi-même. Tout dernièrement se dessina Molière, son gigantesque Tartuffe et le gouffre de ses univers intérieurs, présenté par Ledoux, dans sa création toujours plus naissante et ténébreuse. Que ne puis-je nommer tant d'autres, dont le prestige scintille au

premier rang des mémoires, et que chacun applaudit et remercie d'un geste ami.

*
* * *

Durant la semaine qui vient de finir, deux amis, plus particulièrement familiers des charmes de l'Anjou, sont venus parmi nous, attirés très visiblement, et émus, par de précieux appels poétiques, en ce carrefour des eaux fluviales glissant vers la mer : Madame Yahne Le Toumelin, peintre des éclatants aspects contrastés de la création visible et de l'unité centrale des rêves de l'âme, et son frère, Jacques-Yves Le Toumelin, intrépide navigateur voilier, écrivain annaliste des périple du Kurun croisicais autour du monde. La sœur arrivait de Paris ; le frère venait du Croisic. Ils se sont retrouvés chez nous.

Empruntant les mots si heureux de Henri Pierre dans son bel article du « Courrier de l'Ouest », oserai-je avouer que ces deux représentants d'une « Famille privilégiée » me sont chers, et que je me suis senti délicatement honoré de leur amitié, parmi les murs de ma cité natale.

Après une promenade jamais lassée sur les boulevards et dans la ville parée de ses nouvelles devantures polychromes, devant les quais de la Maine, dont les vapeurs diaphanes qui dérivait vers l'Ouest invitaient la mer, nous nous sommes rendus au Château d'Angers, sous la couronne de Saint-Louis et du Roi René.

Tapisseries de l'Apocalypse ...

Dans cette journée grise de février, les paroles prophétiques de l'Ecrit Biblique, tout le texte sacré renaissait, animant les images hallucinatoires tissées par les artisans d'un siècle médiéval. Dragons et flammes rouges, une longue épée dans une mâchoire serrée devant les cires de la prière, ailes fragiles des anges, des reines qui passent sur un tapis de fleurs, un insecte perdu, une pâquerette, des rois couronnés sur les

eaux mouvantes – le Drame de l'éternelle qualité (sic pour dualité) du bien et du mal, de la mort et de la vie...

Apocalypse de saint Jean.



Jacques-Yves et Yahne Le Toumelin

Avant de regagner Le Croisic et son Kurun océanique, sa sœur Yahne retournant à Paris, Jacques-Yves Le Toumelin fit une causerie maritime, pour ses amis du sport nautique, dans notre bassin de Reculée.

Les trois jours finissaient ...

Dans la Galerie d'Art Bruel-Légal, Madame Yahne Le Toumelin, parmi un brillant cercle d'amis, avait inauguré l'exposition de ses toiles. Entourant notre ami M. Bruel, des peintres, des amateurs avertis de toutes les formes d'art, devisaient librement de la peinture multiple et colorée, entrecoupée de variations profondes et d'éclats de la puissante visionnaire, Yahne Le Toumelin, parmi ses écrins d'invocation. La cordialité était tout angevine. Le surlendemain, M. Ceillier présida la triomphante signature que fit Jacques-Yves Le Toumelin à la Librairie des Etudes : « Kurun autour du monde », « Kurun aux Antilles ».

Kurun ...

Pendant que le navigateur évoquait familièrement ses voyages devant les projections lumineuses, le rêve d'une voile passait sur la mer en direction des îles. Et soudain surgissait sur un horizon nébuleux d'Apocalypse, la Magie qui avait fait se rencontrer dans un même génie de bravoure et de songe, un frère et une sœur.

Fin de la journée au Cercle de la Voile.

Des moments de silence survenaient. Le calme était infini parmi la splendeur de l'heure. Aucune brise ne soufflait sur la Maine, grossie par les pluies d'hiver.

Mon songe revenait à des mots de l'admirable auteur de « Nadja » André Breton, qui entoure aujourd'hui d'un cadre d'or Yahne Le Toumelin ...

« Œuvre conçue à partir de matériaux de la moindre opacité et si délibérément ajourée dans sa structure que certaines cimes en rendent la découpe de la pierre indistincte des figures que compose l'allée et venue des oiseaux ... »



Yahne Le Toumelin, dans les années cinquante

Minute des Anges.

Une voix très jeune élève près de moi son poème
chantant.

Le Jour
baptise le Jour
Et
Le Soir
ne sait pas

Maurice Fourré

Courrier de l'Ouest, jeudi 27 février 1958, p. 3

Note

Le jeudi 20 février, le *Courrier de l'Ouest* annonçait, sous le titre « Les Le Toumelin à Angers », l'exposition de Yahne Le Toumelin à la galerie Bruel-Légal, rue Plantagenet, qui se poursuivra jusqu'au 2 mars. La dédicace de Jacques-Yves Le Toumelin, prévue pour le samedi 22, était également annoncée, avec un extrait de ses livres.

Le vendredi 21, jour du vernissage, l'annonce est renouvelée, avec une photo de du navigateur et de sa sœur.

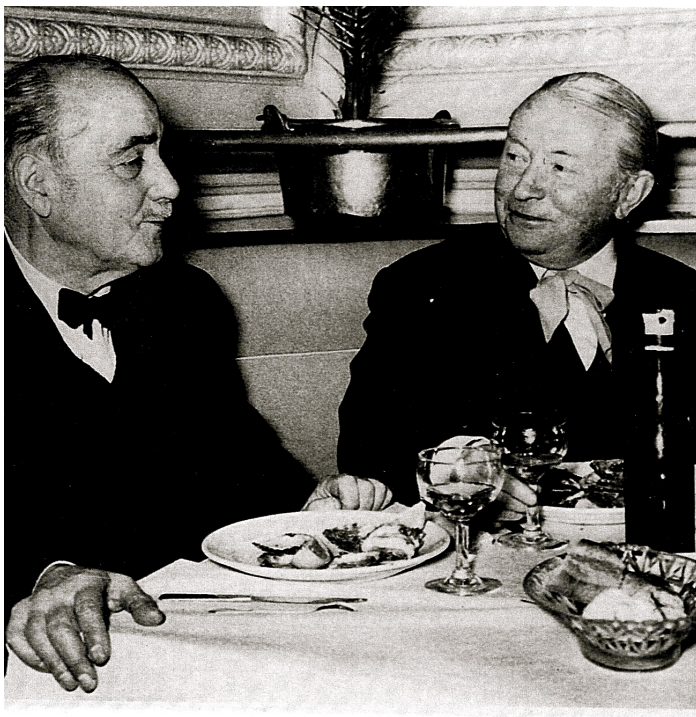
Dans le numéro des samedi 22 et dimanche 23 février paraît en p.3 un compte-rendu de l'exposition signé H. J.-D., qui reconnaît les qualités picturales des œuvres, mais en déplore l'obscurité.

L'article de Maurice Fourré vient au contraire conclure cette série de notes et d'articles par un éloge sans réserves des peintures de Yahne Le Toumelin, et des livres de son frère, *Kurun autour du monde*, auquel il avait consacré un long article le 18 octobre 1955 (repris dans *Fleur de Lune* n° 23 de mai 2010), et *Kurun aux Antilles*.

Maurice Fourré et Th. Briant

Documents réunis par J.-P. Guillon

Dans le numéro 11 de *Fleur de Lune* (déjà lointain, et c'est pourquoi à toutes fins utiles nous reproduisons ci-dessous l'image en question), une photographie a pu intriguer les lecteurs du bulletin de l'AAMF. Elle représentait, page 13, deux hommes attablés devant une assiette d'huîtres dans un restaurant d'Angers, en 1954 : Maurice Fourré, à gauche, en nœud papillon ; et Théophile Briant, à droite, portant lavallière. Le premier avait à l'époque soixante-dix-huit ans, et le second, soixante-neuf.



Mais qui était donc ce commensal distingué, et quels rapports entretenait-il avec l'auteur de *Tête-de-Nègre* ? Les documents donnés ici, et que je pense exhaustifs, vont permettre d'éclairer cette tardive, mais profonde amitié. Il faut signaler au préalable que j'ai déjà publié ailleurs leur correspondance croisée : c'était dans une revue brestoise, *Les Cahiers de l'Iroise* (numéro 4, hiver 1988, pour ce qui est des lettres de Briant à Fourré, que m'avait confiées son neveu Jean Petiteau ; et numéro 7, du printemps 1990 pour celles de Fourré à Briant, retrouvées à cette occasion par l'association « Les amis de la Tour du Vent »). Nous ne la reproduisons donc pas ici, d'autant moins que *Fleur de Lune* en a publié une des lettres (Fourré à Briant, 8 juillet 1954), dans son numéro 19, à l'occasion du dossier spécial consacré à *La Mairaine du Sel* – mais on peut en goûter dans ce numéro même un bref passage, cité ci-avant par J. Simonelli dans son article sur Fourré et les peintres.)

Né à Douai, le 2 août 1911, Théo Briant est mort le 5 août 1956, des suites d'un accident de la route. Après la guerre de quatorze, il avait ouvert une galerie d'art à Paris, qu'il a tenue pendant de nombreuses années avant de tout quitter pour s'installer à Paramé, près de Saint-Malo, dans un vieux moulin solitaire, la « Tour du Vent », entre Rochebonne et Rothéneuf, où se trouvent les fameux rochers sculptés de l'abbé Fouré (tiens, tiens !), l'étrange ermite de cette côte d'Émeraude.

N° 100 SEIZIÈME ANNÉE Ce numéro contient des poèmes des membres du Jury et des Lauréats du Goéland (1937-1950) AVRIL - MAI - JUIN 1951

le Goéland

feuille de poésie et d'art

CHEMIN DU PHARE PARAMÉ EN BRETAGNE





PRIX : 60 Francs
 A B O N N E M E N T S
 pour 1951 : 200 francs —
 Etranger : 200 francs —
 R. G. Saint-Malo 33094
 Ch. Poulain Rédacteur 35126

DÉPOSITAIRE
 Yvette et Jacques Desbailly,
 « Les Nouvelle Terres »,
 Rue Henri, Rennes
 La Roche, Saint-Malo
 Marc Lohé, 60, Rue des Vins-Pères,
 Paris
 L'Agence-Gil
 17, Rue de Brévia, Paris
 Librairie Caillet
 100 bis, Rue de Rennes, Paris

Il avait publié deux recueils de poèmes, en 1929, et en 1942. Mais il reste surtout connu pour ses essais critiques sur la mer dans la littérature (1950), sur Saint-Pol-Roux (1952, dans la collection « Poètes d'aujourd'hui », chez Seghers), et sur Jehan Rictus (publié à titre posthume, en 1960).

Il est aussi l'auteur d'un roman, *Le testament de Merlin*, d'un opéra (*Gauguin, ou le peintre maudit*, 1939), et d'une étude historique sur *Les Amazones de la Chouannerie* (1938). À partir de 1936 et jusqu'à sa mort, il a animé une revue trimestrielle, *Le Goéland*, « feuille, disait-il, de poésie et d'art » qui devait à deux reprises évoquer les œuvres de Maurice Fourré.

Lors d'un de ses passage à Angers, *Le Courrier de l'Ouest* avait demandé aux deux hommes de se présenter mutuellement. L'année suivante, Fourré recensait, pour les lecteurs de ce même *Courrier* le dernier livre de Briant, *Les pierres m'ont dit ...*, puis lui rendait hommage à sa mort en 1956. Entretemps, ils avaient échangé cette longue et amicale correspondance, où il est bien souvent question de *La Marraïne du Sel*, de *Tête-de-Nègre* ou encore des *Machines célibataires* de Michel Carrouges, pour son chapitre consacré à *la Nuit du Rose-Hôtel*. Dans le numéro 100, d'avril 1951, le directeur du *Goéland* entretenait ses lecteurs, sous forme d'une lettre signée J.M. de Saint-Ideuc (pseudonyme de Théo Briant), de *La Nuit du Rose-Hôtel*¹³ publié quelques mois plus tôt ; et, dans le numéro 119 (printemps 1956), de *La Marraïne du sel*. Tous ces documents sont inédits : les voici donc aujourd'hui dans leur intégralité.

Jean-Pierre Guillon

¹³ Nous ne publierons pas ici l'article sur le *Rose-Hôtel*, le réservant pour le Cahier spécial sur le sujet, qui sera publié en fin d'année par les éditions de l'AAMF.

Fourré-Briant : les documents

I. *Le Courrier de l'Ouest*, 27 février 1954

Notre reporter-photographe a été assez heureux pour surprendre hier, alors qu'ils déjeunaient à la Brasserie des Boulevards, deux excellents écrivains, honneur de leur province – Maurice Fourré et Théophile Briant.

*Le premier est un Angevin qui a remporté un succès éclatant dans les milieux littéraires avec sa *Nuit du Rose-Hôtel*. Il vient d'achever un nouvel ouvrage, d'un genre très différent, qui pourrait bien, lui aussi, faire sensation dans la République des Lettres.*

*Le second est Théophile Briant. Ce Breton de Saint-Malo est un poète de grand renom qui a remporté tout récemment le Prix de la Pensée française. Un de ses derniers ouvrages, *Les plus beaux textes sur la mer*, précédé d'une très importante introduction de l'auteur, a été rapidement épuisé. C'est un livre remarquable, et que ne pouvait décemment écrire qu'un Breton !*

Mais puisque Théophile Briant et Maurice Fourré sont deux amis, l'idée nous est venue de leur demander de se présenter l'un l'autre. Ils ont acquiescé à notre requête avec beaucoup de gentillesse et aussi, comme on va le voir, avec infiniment de talent.

1. **Maurice Fourré, vu par Théophile Briant**

En fait de rencontres décisives dans ma vie de pèlerin de la poésie, je n'en connais guère de plus frappantes que celle que je fis de Maurice Fourré, à Rennes, en 1950, peu de temps après la publication de *La Nuit du Rose-Hôtel*. Dieu sait pourtant que depuis vingt ans que je fais la chasse aux poètes dans *Le Goéland*, je sais ce qu'est le frémissement de plaisir qui accompagne le surgissement d'une de ces figures qui agrandissent brusquement nos limites, et nous transportent dans le domaine enchanté de la novation et de la découverte ! ...

Maurice Fourré n'est pas absolument une de mes « inventions ». Je fus devancé, dans ma quête, par mon ami André Breton, qui, dès 1949, entraînait en relations avec cet Angevin (dont le nom d'origine est déjà tout un programme) et proclamait, dans la préface qu'il écrivait à l'œuvre, quand elle parut chez Gallimard, que le message de Maurice Fourré « immobile d'émoi sous les arceaux cristallins du verbe » s'imposait par l'éminence de ses qualités formelles, et que « par la liberté et le luxe déployés dans les moyens de conter dont s'enchantait l'enfance », il s'affirmait comme un auteur « inégalé jusqu'à ce jour ».

Je ne puis que souscrire moi-même à l'opinion du grand écrivain surréaliste. Pour moi, Maurice Fourré, c'est l'étonnement permanent dans la précision d'un langage inentendu, constellé de juteuses métaphores, la re-crédation des visions les plus apparemment usées par un « enchanteur » qui porte en lui cet appétit de féerie qui est le contrepoint de son élan vital et, comme il le dit si bien, de sa « brûlure de vivre ».

Cet homme surprenant, dont la carrière d'écrivain fut si tardive, m'a prodigieusement enrichi, comme il enrichira ceux qui savent encore LIRE et qui se retrouveront avec lui au seuil d'une Brocéliande reverdie où flottent, dans les lumières de l'aube, les images d'une nouvelle « légende dorée ».

Puis-je ajouter que mon cher Maurice Fourré représente pour moi, fils de la mer, un de ces personnages d'Occident qui continue, à travers les méandres de sa fantaisie, où le rire passe à côté du fantôme, la plus pure tradition celtique.

Laissons-le se définir lui-même dans cette phrase qui pourrait lui servir de blason :

« Je suis un homme de l'Ouest, plein de douceur et de force cachée, sous les coquetteries de la fuite aimable, des effacements masqués de sourires et de rêves, et des entêtements vainqueurs. »

2. Théophile Briant, vu par Maurice Fourré

Théophile Briant est infiniment plus que le directeur du *Goéland*, ce journal de haute poésie et son reflet magique, qui répand ses animations parmi tant de jeunes qu'il éveille et récompense, parmi tant d'autres plus vieux, qu'il console : c'est un trouvère.

Théophile Briant, poète, animateur de songes et de ses formes éternelles, est aussi un éveilleur de vie. Il dispense le courage de s'élever au-dessus de soi, dans la marche des jours trop semblables à eux-mêmes ou traversés d'embûches et de misères. Il enseigne à comprendre la teinte solaire dont une âme peut colorer les plus grises formes de la vie. Après le passage de la forêt masquée d'ombres, le trouvère qui sonne du cor à la porte du château apporte, dans les grandes salles médiévales qu'étouffe la pierre, le sourire éternel de la poésie.

Théophile Briant est le trouvère breton, qui n'a pas d'âge, qui apporte avec soi le chant, le sourire et la vie. L'homme du *Goéland* annonce que la poésie est le bien et l'œuvre de chacun, et qu'il n'est personne, paraissant si petit, qui ne soit grand par le cœur et par le rêve, aucune vie qui ne s'embellisse des profondeurs mystérieuses de sa poésie.

Pour bien comprendre et apprécier cet homme étonnant, il faut l'avoir rencontré dans son prestigieux logis de la « Tour du Vent » sur les falaises dominant la baie de Saint-Malo, dans un cadre fait pour lui et par lui, où sont venus le rencontrer tout ce qui compte en poésie à notre époque.

Quant à l'œuvre poétique de Théophile Briant, elle vaut l'homme : elle est de la plus haute qualité.

Ce Breton d'âme et de cœur, éminemment sympathique, est un ami de l'Anjou.

II. *Le Courrier de l'Ouest*, 30 août 1955

Armor ... éternelle Armorique

***Le Goéland* est entré dans sa vingtième année, le 22 juin 1955, jour du solstice d'été ...**

***Le Goéland* est un journal de poésie et d'art que dirige Théophile Briant, Malouin, poète, animateur et président de l'Association des Écrivains de l'Ouest, notre fraternel ami.**

« À l'origine de cette feuille de poésie que n'épargnèrent point les tempêtes, écrit Th. Briant, dans l'éditorial du numéro d'été, il fallut mener notre barque avec un courage et une ténacité dont la chronique offre peu d'exemples. Nous n'avions pas un sou vaillant, nous vivions à bord d'une tour isolée, face au large, dans une sorte d'exil ...

Notre croisière continuait, au milieu des récifs et des coups de chien. Des amis, connus et inconnus, venaient à nous, de tous les coins du monde, nous encourageant des viatiques nécessaires, nous prodiguant leurs fraternels témoignages ...

On reconnaissait maintenant le cri et l'allure du *Goéland*. Nul ne pouvait plus se tromper sur la tonalité de ses échos, de ses articles, et de ses poèmes. On se trouvait donc en présence d'une ÂME ... »

Vingt années ont passé. Dans son logis de la Tour-du-Vent, sur les hauteurs de Paramé, qui dominent l'admirable baie de Saint-Malo, Théophile Briant, inlassable guetteur, gardien du phare spirituel dont la flamme blanche transmue en dentelles de rêve le nuage de suie que traîne la nuit, Briant, navigateur d'émeraude marine, nageur aux collerettes d'écume, a survolé toutes les tempêtes.

De nombreux amis se sont rapprochés de lui.

Hier encore, Andrée Sodenkamp lui écrit de Belgique :



La Tour du Vent, à Paramé, où Th Briant vécut de 1934 jusqu'à sa mort en 1956

« J'aime votre journal. Il a la clarté, le coup d'aile d'un oiseau marin, une sorte d'alachrité dont le secret est dans le parfait poète ...

Savez-vous ce que vous êtes ? L'éternel amoureux de vos fées bretonnes. Elles sont enfermées dans un mot comme dans une goutte d'eau. Vous les trouvez le matin sur la plage, dans le coquillage que laisse le songe du poète – sa nuit fanée ...

Je vous envie une enfance d'eau ... »

Dans la préface de son admirable anthologie *Les plus beaux textes sur la mer*, notre ami Théophile Briant a répondu d'avance, dans des lignes où résonne la poésie de son âme et de sa vie :

« La simple respiration de la mer – sans parler de son évaporation – la met en communication avec les nuages, l'éther et le peuple prodigieux des planètes et des étoiles. Si la terre nous impose constamment ses limites, la « longueur d'onde » de la mer est incommensurable. Et, comme j'aime à le répéter, chaque fois que je plonge ma main dans une lame du rivage, c'est de l'infini que je touche avec le doigt ...

C'est cette mer celtique, cette mer « inconsolable » de la croisière de Tristan et d'Yseut, ou de la jeunesse de René, que nous reconnaissons dans Maurice de Guérin, quand au spectacle des lames bretonnes se lançant à l'assaut des îlots de granit, il évoque « l'âme et la nature se dressant de toute leur hauteur l'une en face de l'autre ... »

« Mers celtiques pleines de paniques et de fantômes », écrit dans ses admirables pages liminaires le poète de la Tour-du-Vent, « devant l'Océan et ses lignes de force continuellement défaits et continuellement recréées, devant ces remous où viennent aboutir tant de mouvements contraires ... »

Le courage du cœur et de l'esprit ont tout primé.

Le *Goéland* blanc a prospéré sous l'Unité du signe multiple de la terre, du ciel et de l'eau.

Les pierres m'ont dit ...

Théophile Briant écrit dans le Prélude qui couronne le beau livre qu'il vient de publier à la Nouvelle Librairie celtique, à Paris, sous le titre *Les pierres m'ont dit*, des lignes de fervente et chaleureuse lumière :

« Armor, pays de la mer, mais aussi pays de la pierre ! Sur cette vénérable péninsule, dont la vieille ossature est de granite et de schiste cristallin, il n'est pas une pierre qui ne raconte une page de sa longue aventure, au péril de l'écume, ou de ses légendes cerclées d'or.

Ses rochers et ses caps, enfoncés dans les flots, évoquent les luttes immémoriales de ses premiers marins avec l'océan, et le défi des premiers voiliers s'élançant vers le large, à la découverte des mondes inconnus.

Les pierres levées, les dolmens et les allées couvertes ne sont pas autre chose que l'écho d'un geste religieux, le prolongement de la parole d'un Druide, enfermant un secret dans les alignements solaires de Carnac ou dans le symbole zodiacal d'une ronde de cromlechs.

Et les innombrables calvaires qui se dressent comme des oraisons lapidaires dans tous les coins de Bretagne sont pareils à des haltes mystiques, où le galet des rivages s'est immortalisé en masque de douleur.

Selon une ancienne tradition, les pierres de tonnerre (Men-Curun) qui tombaient sur notre sol avec la foudre étaient conservées comme des présents du Ciel, et, pendant des siècles, pas une maison ne fut bâtie sans que l'une de ces pierres ne fût scellée, avec une rite particulier, sous la pierre du foyer familial.

C'est elle qui a vu Gil Blas tisonner sous le manteau de la maison de Sarzeau, René prendre les mains de Lucile devant une flambée d'hiver, Brizeux rêver de Marie en contemplant la braise somnolente des nuits, Lacordaire déposer sur le marbre sa lettre de rupture, sans avoir le courage de revoir le Maître de la Chênaie. Le granit de Coat-Gongar a surpris le jeune Corbière revenant vers l'oasis des vacances, et celui de

Kerleano, Georges, traqué par les Bleus, récitant la prière du soir. Kerroman se souvient des « cent pas ... » d'Ernest Hello, et la pierre d'angle de « La Passagère » de la sirène du Pourquoi pas ? . Mais dans quelle crique solitaire se cachent les pierres de cette « Maison du Bonheur » que Villiers de l'Isle-Adam n'a jamais habitée qu'au fil de ses songes ?

De la douce maison de Tréguier à la gentilhommière tragique de La Fosse-Hingant, les pierres témoignent. Il suffit au poète de capter leur message

Car si les hôtes des maisons passent comme des ombres, seule, la pierre demeure. Et chacune d'elles, frappée par tant de conversations défuntes, tant de rires de jeune fille et de cris de mourants, grave en son cœur l'image de l'événement, par un pouvoir de sortilège, de même que la pierre de silex a conservé la mémoire du Feu.

Les pierres sont vivantes. Écoutons-les. Elles nous parlent, à travers le silence des jours enfuis – et toujours présents – que berce la rumeur éternelle de la Mer. »

Après avoir lu au plus près, de l'esprit et du cœur, avec une fraternelle admiration et gratitude, après sa somptueuse préface, le beau livre de Théophile Briant *Les pierres m'ont dit* ... et suivi pas à pas le cycle déchirant des nobles ombres vivantes, dans les pages que jalonnent comme des îlots les illustrations, évocatrices des communions du ciel, de la terre et de l'eau, qu'a composées Bordeaux-Le Pecq, je me sentais enveloppé par le souvenir d'un soir que j'ai vécu, lors d'un séjour parmi les pierres mouillées de brume de la Tour-du-Vent, dans cette retraite des mille poètes, où Théophile Briant est tellement lui-même, grand Breton de rêve, de chaleureuse bravoure, d'activité tumultueuse et concertée.

C'était par une fin d'hiver. Le vent soufflait au-dehors. Un immense disque rouge, qui signale la passe de Saint-Malo, cette chapelle de granit flottant sur les eaux druidiques, entre les rochers de Cézembre, rougeoyait dans la nuit. Une rumeur ténébreuse nous enveloppait languissamment de ses invisibles contacts.

Dans la veillée qui s'avavançait, étirée comme un filet de brumailles entre les pierres grises, nous devisions longuement, un Angevin très amical, Briant, et moi.

Notre pensée collective allait rejoindre la sépulture orageuse de François-René de Chateaubriand, sur l'abrupt belvédère du Grand-Bé. Parmi le souvenir des dernières abbayes cisterciennes, dont les ruines parsèment l'Armorique, Landevennec, Bon-Repos, Prières, avec Boguen qui se relève dans la lumière, La Melleraye et Thymadeux toujours vivantes, nous avons évoqué *La vie de Rancé* – le célèbre abbé réformateur de la Trappe, l'ouvrage qu'écrivit d'un saut, à soixante-quinze ans, Chateaubriand, pour se reposer de ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, durant un instant aveuglant, quand était déjà tout dépouillé de son être, naguère tant adulé, l'Enchanteur désabusé.

Un autre homme de l'Ouest, en artiste du verbe, notre ami Julien Gracq, dans *Un beau ténébreux*, va nous donner pour évoquer cet ouvrage, fulgurant et sombre, des mots grandioses.

Vie de Rancé ...

« Livre tonnant, abruptement griffonné, je veux dire tracé de l'ongle négligent, fabuleux, du griffon, du monstre au coup de patte d'éclair qu'est l'écrivain-né. Branchu, hirsute, bossu, avertisseur, il est comme l'arborisation calcinée de cendres grises que laisse après lui un coup de foudre. Il a le goût de la cendre du mercredi, la vigueur astringente de ces matinées froides, lucides, importantes de septembre qui semblent tout à coup démeubler la planète.

On croit entendre marcher à pas de loup dans ce livre, déblayé à grands coups de pelle comme le cimetière de Hamlet – où les échos se font plus amples, plus cristallins, comme dans une enfilade de pièces vides, où l'on entend longuement craquer sous les pas les brindilles sèches dans les chemins gelés de l'hiver. Quelque chose s'approche : quelle surprise ! C'est la Mort ? Ce n'est que la mort.

Livre entièrement fait d'harmoniques, comme d'une harpe exténuée qui ne résonne plus que par une sympathie engourdie, à demi-gelée, assourdie. C'est bien le Nunc dimittis le plus pathétique de notre littérature. »

.....

.....

Armor. Éternelle Armorique !

Maurice Fourré

III. *Le Courrier de l'Ouest*, 8 août 1956

L'hommage de Maurice Fourré à Théophile Briant

Connaissant l'affection (à base d'admiration mutuelle) qui liait Maurice Fourré et Théophile Briant – dont les obsèques ont lieu ce matin en l'église de Paramé – nous avons demandé à l'auteur de *La Marraine du Sel* de parler à nos lecteurs du grand poète qui vient de disparaître. Nul mieux que lui ne pouvait évoquer cette belle figure, et de façon plus émouvante.

Théophile Briant, mon fraternel ami, n'est plus. Mon cœur déchiré saura-t-il, dans le tremblement de la ferveur émue, rassembler les souvenirs qui sont demandés à mes soins ?

J'ai rencontré pour la première fois Théophile Briant à Rennes, durant l'hiver de l'année 1950, à l'occasion de *La Nuit du Rose-Hôtel* que je venais de publier chez Gallimard. Théo était venu spontanément de Saint-Malo pour apporter à un inconnu l'amitié de son encouragement. Dans la librairie des demoiselles Denieul, « Les nourritures terrestres », je vis apparaître son visage dont le sourire était éclairé par la lumière, dans le cadre nocturne. Ses yeux me regardaient. Soudain dans l'univers aigu et rêveur de ses prunelles dont me pénétrait la flèche d'or, je pensai discerner que mon être, en son enveloppe de vie, n'était plus que l'apparition d'une réalité transitoire, à la lisière d'un monde de songes présents et d'horizons invisibles. Alors sa main s'est posée sur la mienne.

Dès les premières minutes d'une rencontre inattendue de moi, le poète malouin s'est montré semblable à lui-même. Il ne pensait qu'aux autres, et chacun était son ami. Il a pris dans sa main mon livre ; son doigt s'est arrêté à une page qu'il connaissait. Alors de sa voix où s'entrecroisaient tous les

timbres de la douceur et des profondeurs multiples du cœur, il a lu, illuminant d'une promotion poétique le texte qu'il avait choisi. Et je regardais, mes mains serrées et jointes sur ma ceinture, le front penché du lecteur celtique.

Bien souvent, après cette première nuit de 1950, je devais rencontrer Théophile Briant. J'allais à Paramé, dans son émouvant logis de la Tour-du-Vent, qui couronne la baie merveilleuse de Saint-Malo. Je le voyais à Rennes. Le poète du *Goéland* venait me surprendre à Angers, car il aimait l'Anjou, la Loire et son sourire affiné. Théophile Briant était Notre Ami.



*Théophile Briant
(Croquis de Roger Wild)*

Hélas ! La dernière fois que je devais rencontrer, après tant de lettres échangées et de propos dits ou murmurés, le poète dont l'éclair d'une première rencontre avait fait pour moi une créature fraternelle, ce fut à Angers même, pour la Réunion des Écrivains de l'Ouest, durant le mois de mars de cette année 1956.

Miraculeuse et nostalgique renaissance des choses de ce monde, signes inattendus parmi le mystère foisonnant de la vie transitoire ... Dans la salle du syndicat d'initiatives de notre rue Plantagenet, mise à la disposition des Écrivains de l'Ouest, j'allais revoir, comme cinq années plus tôt à Rennes, et pour la dernière fois, le front de mon ami breton, incliné sur la page d'un livre que je venais de faire naître. J'entendrai toujours l'inaltérable écho de cette voix si chère, que faisaient toute grande la charité et les immuables bienveillances du cœur et de l'âme.

Théophile Briant n'est plus. Devant le corps immobile, les mots me fuient. Dans la mémoire de mon cœur passe une ombre vivante. Je vois Théo, sa cape sur l'épaule ; une main blanche, dans la nuit malouine, presse un pli du vêtement que le vent, soufflant sur le roc de Cézembre, voudrait emporter.

J'entends toujours la voix de Briant.

« Nous irons cette nouvelle après-midi saluer une dernière fois le tombeau abrupt du vicomte de Chateaubriand » ...

Mon ami me guide parmi les mégalithes celtiques, qui parsemèrent la lande autour du château de Combourg ... Les pas métalliques de l'aïeul amer résonneront-ils inlassablement sous les voûtes ogivales du castel nocturne, devant un enfant romantique, mortifié de peur, de solitude et d'abandon ?

Par un matin de pluie marine, nous étions allés quelques amis, Briant dans la plénitude de sa vie, et moi le suivant parmi les glaises, dans les bois qui resserrent l'étang de la Chênaie, où vécut Lammenais. Une petite croix fragile couronnait un repli de terre, où se venait blottir et pencher son visage

tourmenté sur les eaux, le livide seigneur de la demeure, marqué d'un tragique et fragile destin.

Écartant son manteau, Théophile Briant évoque la prairie déclive devant la demeure vide de Félicité Lammenais, et sa voix, dans le matin gris, s'élève encore :

« C'est là même, nous dit-il, que le frère éploré de celui qui avait disparu à l'appel brûlant d'un sort nouveau, poussait sa clameur de détresse inentendue :

– Féli, où es-tu ? Féli, où es-tu parti ? »

Voici moins d'une semaine écoulée, moi-même j'écrivais encore à Théophile Briant, poète de la terre bretonne, visionnaire de la vie et de la mort, chantre de l'étoile éternelle, pour lui renouveler mes vœux de vie pour son neigeux *Goéland*, « aux ailes de papier aérien », au moment où son journal de poésie et de mystère atteignait le vingtième anniversaire annuel de son éclosion, quand, moi, je découvrais la surprise furtive et la mélancolie de quadrupler l'âge d'une immatérielle feuille de papier.

À peine séchées, mes lignes auront-elles rejoint Théophile Briant, notre ami de fraternité, avant que ne se soient jointes ses mains déliées de la vie ?

Hélas, les ailes sont brisées.

Maurice Fourré

IV. *Le Goéland*, n° 119, printemps 1956

Si l'héroïne du dernier ouvrage de Maurice Fourré, Mariette Allespic, alias la Marraine du Sel, n'est pas absolument un fantôme, elle est en tout cas dans la plus pure tradition des sorcières amoureuses, dont l'Histoire et la Littérature nous offrent quelques types à glacer les vertèbres. Personne ne doit s'y tromper, nous sommes ici en pleine magie noire. Et comme l'auteur croit aux mystères de la toponymie, il a placé cette sombre histoire, cerclée d'or, dans la petite ville de Richelieu, dont la porte Sud conduit vers Loudun, patrie d'Urbain Grandier.

Maurice Fourré est d'abord un visionnaire. Je l'avais déjà noté, en lisant *La Nuit du Rose-Hôtel*. Mais cette fois-ci, il s'agit d'un vrai roman, où les caractères des personnages sont burinés avec une rare maîtrise, encore que le récit, souvent fort dramatique, reste conçu dans un climat de poésie pure, avec une disposition typographique qui déplace le tir, et crée des valeurs sans cesse renouvelées dans l'optique du lecteur.

En quelques mots, voici.

Mariette Allespic, ex propriétaire-gérante d'un commerce de gros, demi-gros et détail en tissus et mercerie, a supprimé par envoûtement son mari, Abraham Allespic, par amour pour Clair Harondel, représentant de commerce de farces et attrapes, articles de mariage et ornements funéraires. Sa passion pour ce « souple et fugace coureur de filles » est d'autant plus ardente que son amant a vingt ans de moins qu'elle, et se tournerait de préférence vers Florine Lancelot, née Allespic, qui est divorcée et revient d'un séjour au Brésil pour soigner sa mère, dont elle a deviné le secret et qui, dès le début de l'ouvrage, apparaît en « instance de mort ». Or, la veuve Allespic (qui pourrait sortir d'une *Diabolique* aurevillienne, comme *Le bonheur dans le crime*) loge dans son cœur un étrange basilic, et ne rêve rien moins que d'entraîner, par de nouveaux sortilèges, son amant dans la mort.

Et comme Clair refuse de se rendre à l'évidence, Florine précise la menace :

Ma mère était folle de toi, la criminelle te portait dans sa peau ... Alerte, Clair ! Ton souffle est menacé.

La mourante qui s'est penchée « sur les arcanes fascinants de la Cabale », continue de tisser dans l'ombre son tramail de magie, mais le maléfice n'atteindra pas son but, et seul le chat noir de la maison recevra la charge de sorcellerie. Ces transferts sont communs dans les manœuvres occultes. Et Mariette meurt à l'épilogue, après avoir arraché *in extremis* à sa fille le serment qu'elle n'appartiendrait jamais à Clair Harondel.

Parmi les pages les plus étonnantes de ce livre dont peu de lecteurs saisiront toutes les intentions, je vous signale celle des deux mannequins de cire – la mariée et son époux – qui décorent la vitrine du magasin Allespic, alors qu'Abraham est encore de ce monde. Le ménage, parti en promenade, a oublié de descendre le rideau de fer (*sic*) et les deux lamentables effigies se liquéfient à la chaleur du soleil, révélant brusquement, dans la poitrine du marié, dont la sorcière avait fait un *volt*, une poignée d'épingles derrière la fleur d'oranger fanée.

... une aiguille dorée transperçait aussi, sous les satins virginaux de la mariée, déshonorée dans sa dépouille par les éjections cireuses, un sacrilège cœur animal qui fut expressément identifié par le boucher Branchu de la rue de l'Écluse.

Huit jours plus tard, Abraham Allespic rendait, bel et bien envoûté, le dernier soupir. Je doute, mon cher Briant, qu'on puisse aller plus loin dans « l'imagination dynamique » et l'humour noir. Remarquez que Maurice Fourré sait aussi pratiquer l'art des contrastes, dans un style merveilleusement elliptique, et que sa nature angevine reprend aisément le dessus quand il nous donne un juteux aperçu de la « carte des vins », ou qu'il nous décrit une fugue de Clair avec une jolie servante dans une guinguette des bords de la Loire.

Croyez-moi, les livres de cette qualité ne courent pas les rues.
Et je tiens quant à moi l'auteur de *La Marraine du Sel* pour un
des écrivains les plus personnels et les plus originaux de notre
époque.

J.-M. De Saint-Ideuc
(alias Théophile Briant)



ÉCHOS

ET

NOUVELLES

Archibald et La Marraine

Revoyant avec quelques amis de l'AAMF (le jour de Pâques !) *La vie criminelle d'Archibald de la Cruz* et *Él*, deux des meilleurs films de Luis Buñuel (que Films sans Frontières a eu la bonne idée de proposer en DVD dans un même coffret, confirmant ainsi qu'il s'agit bien de deux réflexions complémentaires du cinéaste sur un même sujet), nous avons tous été stupéfaits de (re)découvrir dans le premier de ces films la scène où Archibald, frustré et furieux, met tout bonnement à cuire, dans son four de potier, le mannequin de cire représentant la femme qu'il aime (et qui le fuit). Le gros plan sur la fonte du mannequin (cf ci-dessous) évoque irrésistiblement le sort de la mariée de cire dans la vitrine du magasin Allespic à Richelieu : et comment s'en étonner ? À beaucoup d'égards ces deux œuvres, *Archibald* (dont le titre original en espagnol est *Ensayo de un crimen*, « Répétition d'un meurtre ») et *La Marraine du Sel* sont jumelles ... ne serait-ce que par l'âge (comme il sied à des jumelles !). Elles sont nées la même année : 1955.





[Son] visage tout entier, amenuisant son étroit ovale, s'était écoulé, et sa fine contexture s'épanchait en stalactites épaisses sur sa jeune poitrine ...
(Maurice Fourré, *La Marraine du Sel* – photo tirée du film
La vie criminelle d'Archibald de la Cruz, de Luis Buñuel)

Fanfreluches en trompe-l'œil

Un Maurice Fourré peut en cacher un autre, et réciproquement : la preuve ci-après, par ces trois inscriptions qui méritent quelques explications :

La première est une plaque de marbre, apposée sur la façade de l'immeuble sis au 15, boulevard Jules Sandeau, à Paris seizième. Maurice Fouret est ce musicien qui, en 1923, s'illustra par la composition de la musique de scène de *Locus Solus* « pièce en trois actes et six tableaux de M. Raymond Roussel », qui provoqua un furieux scandale au Théâtre Antoine.



Du roman *Locus*, une pièce a été tirée, que le Théâtre Antoine a montée. Car M. Raymond Roussel est millionnaire. Il peut s'offrir, quand il lui plaît, une scène, des décors, un orchestre, des costumes somptueux, des interprètes de talent et même un anonyme collaborateur qui, lui laissant le soin de penser, lui épargne la peine d'écrire. D'ailleurs M. Emile Bertin et M. Poiret, en unissant leur fantaisie cubiste de décorateur et de couturier. M. Maurice Fouret, auteur d'une partition musicale agréablement bouffonne,

MM. Signoret, Saturnin-Fabre, Morton, Galipaux, Flateau, consciencieux pantins, Mlle Zabet Capazza, qui chante à l'intérieur d'un diamant plein d'eau oxygénée, Mlles Jasmine et Lysana qui, heureusement pour elles, n'ont qu'à danser, et l'anonyme collaborateur lui-même, en introduisant ça et là une ironie de son crû, sont parvenus à faire écouter sans excessif tumulte deux actes sur trois de cette lamentable parade. Le troisième a été coupé le lendemain de la répétition générale. Pourquoi le troisième seulement ?

(Le Théâtre et Comoedia illustrée, janvier 1923)

Les inscriptions ci-dessous, que nous devons à la générosité et à l'érudition d'un membre parisien de l'AAMF, Dominique Poitelon, sont de délicieuses petites publicités pour deux magasins de modes et d'accessoires, sans date (probablement remontent-elles à la période de l'avant-guerre de Quatorze), tous deux propriétés d'un nommé Fourré.

S'il ne fait guère de doute que la « Maison Ulysse-Fourré » de Niort tienne d'une façon ou d'une autre à la famille de notre écrivain, celle de Paris semble relever de l'homonymie pure et simple. Et pourtant, ces merceries, ces passementeries, ces rubans, tulles, fleurs, ganteries et autres éventails signent une évidente parenté avec l'œuvre, sinon avec l'auteur : nul doute que le magasin de la Chaussée d'Antin recevait régulièrement la visite d'un fringant voyageur de commerce, nommé Clair Harondel ...

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS
EN TOUS GENRES

MAISON ULYSSE-FOURRÉ

Rue Ricard. 38. NIORT

A PARTIR DE CE JOUR

EXPOSITION GÉNÉRALE

et Mise en Vente des Nouveautés d'Été

Étalages tous les Dimanches soirs pendant la durée de la Saison.

GRANDE MAISON DE MERCERIE, PASSEMENTERIE, RUBANS

Tulles, Fleurs, Ganterie. Parfumerie

& ÉVENTAILS

SALON SPÉCIAL

Pour les Modes

A LA TRINITE

A. FOURRÉ

70, RUE DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN

Rue de Châteaudun, 59

PARIS

Où sont donc, grand Dieu, les neiges d'antan ?

... Nous étions quelque peu mélancolique, après avoir écrit ces quelques lignes, et voici que le facteur vient de nous remettre, tel un intersigne, une enveloppe en provenance de notre ami Jacques Simonelli. Éditeur, écrivain, et Amoureux de Science, ce qui ne gâte rien, Jacques Simonelli a notamment réédité les *Voyages en kaléidoscope* de notre chère Irène [Hillel-Erlanger], (Allia Éditions, 1996)

Une postface de Jacques à ce livre, intitulée « À la lueur de l'Ourse » ; nous apprend certains détails inconnus de la vie d'Irène Erlanger, et notamment son implication au sein de l'univers cinématographique de Germaine Dulac.

Mais revenons à notre propos, et à l'envoi de Jacques Simonelli, c'est-à-dire un exemplaire de la revue *Fleur de Lune*, éditée par l'Association des Amis de Maurice Fourré.

Avec beaucoup de pertinence et d'à-propos, Jacques Simonelli y établit un parallèle entre l'œuvre de cet écrivain et l'alchimie, principalement au sujet de son roman intitulé *Le Caméléon mystique*.

Nul doute que Maurice Fourré était passionné d'alchimie : une partie de l'histoire de son roman se déroule d'ailleurs à Bourges ... Contemporain d'Irène Hillel Erlanger, Fourré ne pouvait ignorer l'existence du mouvement Dada, d'autant qu'il surnomma ainsi l'un de ses personnages d'un autre roman, *La Nuit du Rose-Hôtel*.

Bernard Chauvière

Le Monastère de Cimiez, symbolisme et tradition

Éditions Arrakis

2009

FLEUR DE LUNE

est une publication semestrielle de

l'Association des Amis de Maurice Fourré (AAMF)

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

tél : 01.42.64.83.54

email : tontoncoucou@wanadoo.fr

Comité de rédaction : B. Dunner, J. Simonelli, B. Duval

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association
Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 5 € (frais de port inclus).

***Les auteurs sont seuls responsables des
articles qu'ils confient à la rédaction.
pour adhérer***

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier
Bruno Duval, 10, rue Yvonne le Tac
75018 Paris

Cotisation annuelle : 20 €
Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

Votre adhésion compte beaucoup : nous avons besoin de nombreux membres pour
donner à l'œuvre de Maurice Fourré
toute la place qu'elle mérite

Fleur de Lune n° 27 – printemps 2012

Illustration de couverture : Abel Pineau, vitrail des Cœurs sacrés,
Chapelle de Notre Dame de Charité (Vendée)

Illustration de la page *Échos et nouvelles* : collage original de
Jean-Pierre Guillon

